

Le Bon Dieu, les Canons et les Mulets : au capitaine Hildebrand de Roten

Autor(en): **Zermatten, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **133 (1988)**

Heft 12

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Bon Dieu, les Canons et les Mulets

(au capitaine Hildebrand de Roten)

par le colonel EMG Maurice Zermatten

I

— Bou Diou de Bou Diou de Boudiou! Ils n'auront pas bientôt fini de nous prendre tous les mulets?

C'était toujours la guerre, en été 1943. Certaines nuits, on entendait passer, vers les onze heures ou les minuit, de gros avions aux ronflements sourds. Le journal, le lendemain, écrivait que c'étaient des *forteresses volantes*. Des machines grosses comme des maisons, remplies de bombes. Elles survolaient nos montagnes sans s'occuper de nous. La radio nous apprenait qu'elles allaient lâcher leurs cadeaux sur Milan.

Tant pis pour Mussolini! Cette guerre, il l'avait voulue, au printemps de 1940, pour faire plaisir à son copain à la petite mouche sous le nez. Maintenant, il paie! Lui n'était pas si méchant. Quand tout allait bien pour les deux jumeaux, il aurait pu nous attaquer. Il s'était contenté de frapper les Français dans le dos. Juste retour, les Anglais détruisaient ses villes, et les Américains entraient en Sicile. Nous, on nous laissait tranquilles. Ce qui n'empêchait pas notre Guisan de garder presque tous nos hommes à la frontière. Ceux de Savièse disaient: «On a beau faire, les femmes, à la vigne, la pioche à la main, ont moins d'avance qu'un bon ouvrier. Il n'y a rien à leur reprocher mais elles ont

moins de force. Et quand elles se relèvent pour souffler, le manche de l'outil à la main, elles se racontent des histoires qui n'en finissent pas. Le temps a vite fait de glisser entre les doigts. «Le mien est parti là-haut du côté du Grand-Saint-Bernard. Il se plaint parce qu'ils n'ont rien à faire. Si c'est pas un malheur! Nous, on ne sait plus où donner de la tête. Et puis, voilà: Daniel, je peux m'en passer. On a l'habitude. Mais ils m'ont encore pris le mulet. Je me demande un peu ce qu'ils peuvent bien faire à la guerre, les mulets. Est-ce qu'ils leur apprendraient à tirer?»

Elles rient, d'un rire aigu qui se prolonge. Rosalie, il n'y en a pas une autre pour nous faire rire comme elle.

*

* *

Cette fois-ci, ce n'était pas le temps de la pioche dans les vignes mais le commencement des fenaisons. Dans les villages d'en-bas de Savièse, on fauche le foin sous les noyers et les ormeaux. Quand il est sec, on l'entasse sur le char et le mulet tire le char jusqu'à la grange. Passe encore pour la faux: en se levant à quatre heures, juste avant le jour, et en poussant les andains jusque vers midi, on en fait un bon bout tous les jours. Après tout, on a l'habitude. On a l'habitude aussi de charger le char.

Mais le tirer? C'est le travail des bêtes. On ne peut pas atteler les vaches: elles sont à l'alpage. Alors, est-ce qu'on va laisser les foins pourrir sur le pré?

Le curé et le président s'en sont mêlés. Ils ont écrit à ceux de l'Etat et à ceux de l'armée. Il faut pourtant qu'ils comprennent, ceux qui portent des chapeaux noirs et ceux qui portent des casquettes, que la guerre est peut-être bonne pour eux: elle ne l'est pas pour nous. Si nous ne pouvons pas rentrer les foins, avec quoi nourrir les vaches en hiver? Pas de foin, pas de vaches; pas de vaches, pas de lait; pas de lait, pas de fromages... Et, après les foins, nous devons bien rentrer les blés. Pas de mulets, pas de blé au raccard; pas de blé, pas de pain. Est-ce qu'on veut nous condamner à mourir de faim? Puis, viendront les vendanges. Pour les remonter des vignes basses jusqu'aux villages, il nous faut les mulets. Pas de vendanges, pas de vin. Est-ce que nous irons boire de l'eau à la fontaine? — Bou Diou de Boudiou! Est-ce qu'ils ne veulent pas comprendre?

Le curé et le président ont eu beau écrire des lettres qui auraient dû remuer les tripes de ceux de l'Etat et de ceux de l'armée. En cet été de guerre, tous les mulets restaient à la frontière. On ne peut pas se plaindre pour les soins: on les nourrit bien, on les brosse, on les abreuve, on les ferre, on les bâte... Mais pour ce qui est de nous les rendre: rien. Pas un. Bou Diou de Bou Diou! Quel malheur!

*
* *

La plupart de ces quadrupèdes, défenseurs infatigables du pays, accomplissent leur devoir au service de l'artillerie. Le Groupe de montagne 1 en mobilisait sept cent quarante, pas un de moins. Il les recrutait dans le Valais central. La commune de Savièse, à elle seule, en fournissait une centaine. Ce sont du moins les chiffres qui restent dans ma mémoire. Les modestes canons de 75 qui avaient fait en une époque pas encore lointaine la gloire de l'armée française — qui les utilisa, je crois bien, dans les cinq continents — avaient trouvé dans nos Alpes un usage estimé indispensable en qualité d'arme d'appui de notre infanterie alpine. Nos fantassins en raffolaient parce qu'ils lui devaient de magnifiques journées de repos. Dans nos *manœuvres* qui se déroulaient inévitablement sur les axes des cols, les compagnies piétonnes arrivaient à pied d'œuvre, c'est-à-dire à l'extrême limite des forêts, avant l'aube. Elles occupaient leur dispositif en se soufflant sur les doigts puis attendaient. Qu'attendaient-elles? Recueillement d'avant la bataille? Nenni. Elles attendaient que l'artillerie se trouvât en mesure de les soutenir pendant leur avance en secteur découvert jusqu'à l'extrême phase du combat: l'enlèvement du haut passage à l'arme blanche. Le col pris, la guerre était gagnée.

L'artillerie, on ne la voyait pas tant elle possédait traditionnellement l'art du camouflage. C'est l'ouverture de ses feux qui déclenchait l'attaque.

Toutes les oreilles aux aguets, les bataillons verts retenaient leur souffle. Comme rien ne venait, ils finissaient par s'assoupir. Une heure, deux heures de doux ronflements de gorge: on se réveillait sous les cimes inondées de soleil. Dans l'air pur du matin, on respirait à pleins poumons des oxygènes stimulants. Silence prolongé des 75 de l'artillerie. Alors, on sortait de la poche les cartes du yass. L'infanterie simplette attendait l'aide de sa sœur, l'artillerie compliquée. Sans elle, la victoire était inconcevable.

Les petits 75, quand ils étaient parés pour l'action, avaient l'air de jouets mais leur réputation d'efficacité n'était contestée par personne. Seulement, pour agir si haut dans la montagne, ils exigeaient du temps, voilà tout. Imagine-t-on ce qu'il fallait d'efforts pour les hisser jusqu'aux zones utiles? On ne colle pas un canon sur le dos d'un canonnier et hop! en avant! Il faut en démonter tous les éléments constitutifs: la bouche à feu, la culasse, les roues, l'affût, et les transporter pièce par pièce sur le bât des mulets. Vers les deux mille mètres d'altitude, de savants usagers reconstituent le puzzle sur des emplacements aménagés avec soin par le pic et les pelles. Les terrassiers calculent avec soin les effets de recul. Le camouflage aussi demande du temps, et les calculs ne se font pas au coup d'œil: ils se font aux instruments de mesure les plus infaillibles. Après seulement, les obus meurtriers jetteront la panique chez l'ennemi.

Ce n'est pas tout. A quoi serviraient ces machines redoutables si des caissons et des caissons de munitions ne s'entassaient derrière les pièces? Je vous laisse à penser que ces caissons sont lourds, trop lourds pour les épaules des canonniers. Et voilà: nous revenons aux mulets. Pas le cheval: le mulet. Pas la plus noble conquête de l'homme que l'on exalte en même temps que l'héroïsme et le génie des généraux sur les places solennelles des capitales. Le mulet, vous dis-je, cet obscur serviteur des humbles montagnards, sobre, fin de poil et d'esprit, aux sabots intrépides, aux poumons inépuisables. Il tient de sa mère, la jument, un port qui n'est pas sans noblesse mais c'est son père, l'âne, tourné si souvent en bourrique, qui lui légua l'endurance, le rude entêtement qui fait des miracles, et la modestie qui accepte toutes les tâches. Ô mulet de nos montagnes revêches, avarés d'avoine et de tendresse humaine, qui dira tes mérites obscurs sinon moi qui bus, en même temps que le lait maternel, le pur exemple de tes dévouements? Maman, après la dure journée des fenaisons et des moissons, rentrait, le soir, sur le bât de notre petite mule noire, et moi, à moitié endormi, dodelinant de la tête sur ses genoux. Bête à tout faire, bête patiente, tête de philosophe qui s'accommode de tout et ne se plaint jamais de rien... Mulet!

Qu'on le sache, qu'on le répète: l'indifférente nature n'a même pas reconnu au mulet le plaisir de se

reproduire dans un échange d'ardeurs avec une partenaire de sa condition. Injustice du sort! Les mules vivent et meurent inviolées; et les mulets, malgré quelques démonstrations de désirs amoureux, crèvent après une trentaine d'années de loyaux services rendus aux hommes, sans avoir jamais connu la douceur d'aimer.

Donc, c'est au mulet qu'échoit la corvée de transporter au plus haut des monts les pièces détachées des canons indispensables aux victoires des stratèges alpins et les munitions.

Il y fallait des bêtes robustes, adaptées aux plus détestables petits chemins, et dociles, et sans vertige. Les uns portaient les bouches de bronze, d'autres les culasses, d'autres les roues, d'autres les fourches de l'affût. Il y fallait une véritable colonne pourvoyeuse de munitions et porteuse de vivres et de troussees sanitaires. Les canons du groupe de montagne n'atteignaient pas un nombre astronomique mais les files de ses mulets engagés dans les manœuvres faisaient une forte impression.

Non point sur les fantassins qui ne les voyaient guère, se contentant de les attendre en jouant aux cartes sous les sapins, mais sur les attachés militaires des pays étrangers et sur les journalistes commis au soin de rendre compte des opérations. Quand le temps était beau, le défilé des quadrupèdes lourdement chargés, grim pant sans broncher entre des précipices, symbolisait notre ardeur à défendre notre intégrité nationale. Le monde, par ricochet,

apprenait à craindre une armée capable de défendre la dernière motte de son territoire.

Vues de l'intérieur, les migrations des artilleurs de montagne rencontraient régulièrement des obstacles imprévus. Leur arrivée sur les emplacements de tir, après les marches nocturnes, correspondait le plus souvent aux horaires établis par les états-majors mais des grains de sable ne manquaient jamais de s'introduire dans quelque rouage indispensable au bon fonctionnement de la machine. On apprenait tout à coup qu'une bête avait bronché à quelque passage difficile, bloquant, parfois pour des heures, l'écoulement de la colonne. Les jurons et les menaces de sanctions n'y changeaient rien. D'autres fois, les canons démontés passaient bien mais la colonne des munitions connaissait des difficultés presque insurmontables. Il arriva qu'on découvrit sous les lignes de tir prévues des touristes insensés qui risquaient une mort inévitable en cas de déclenchement des feux. Ou bien, encore, des erreurs de transmission exigeaient de nouveaux calculs. Pire: l'endroit où se réglait les tirs était justement recouvert d'une nappe de brouillard. On avait tout vu, dans le cours des temps: un troupeau de vaches s'engager, cornes en l'air, dans un secteur où se camouflaient des cibles. Ou même, encore, des soldats égarés à la recherche de leur unité, compagnie ou batterie. Revanche de la montagne qui ne semblait pas aimer la guerre.

Bref, les heures passaient, silencieuses, inutilisées. Les fantassins continuaient d'abattre leurs atouts sous les branches et leurs capitaines s'indignaient. Ils allaient jusqu'à prétendre que la bêtise des artilleurs n'avait d'égale que leurs prétentions.

Et nous n'avons rien dit de la météorologie qui rendait parfois inutile le déchargement des bêtes.

On aura compris nos intentions: nous voulions montrer que la guerre, en montagne, ne pouvait se passer des mulets.

On en utilisait, d'ailleurs, dans d'autres formations de l'armée. Les régiments verts de montagne disposaient de colonnes mulassières pour leurs transports en tous genres et les compagnies de mitrailleurs disposaient d'un *train* considérable. On ne m'empêchera pas de penser que les troupes sanitaires et de ravitaillement puisaient aussi dans les réservoirs à mulets que constituaient nos communes alpestres. Le cas de Savièse n'était pas unique. Bou Diou de Bou Diou, l'armée n'allait-elle pas conduire le pays à la ruine en le privant de ses mulets?...

II

Bou Diou de Bou Diou de Bou-diou... Devinez qui jurait de la sorte. Le propriétaire du plus beau mulet de Savièse, François de François, de Chandolin. Il était conseiller.

Vous ne l'avez pas connu? Vous m'étonnez. Quand la *Commission*

d'estimation des mulets se réunissait à Saint-Germain, c'est lui, c'est François qui représentait la commune, et donc les intérêts des particuliers. Féroce, François, quand il s'agissait de bêtes robustes et que le représentant de l'armée, le premier-lieutenant Cappi, lésinait sur les taxes et les assurances. Un jour, il avait dit: «Moi, le mien, je ne le vendrais pas pour trois mille.» A l'époque, c'était presque une fortune. L'officier avait ri. «Riez seulement, Monsieur l'Officier. Si vous me l'abîmez, je descendrai chez vous avec le fusil...»

Il est vrai que tout Savièse l'admettait: le mulet de François de François était le plus robuste, le plus grand, le plus beau pour tout avouer d'un mot, de la commune. Pas trop haut sur jambes, fin de la tête, les oreilles comprises, bien pris des épaules, la croupe arrondie et plutôt forte: Il défiait toute critique. Au Groupe 1 de l'artillerie de montagne, on lui mettait jusqu'à cent cinquante kilos sur le bât: il ne bronchait pas. François se gardait bien de dépasser le quintal. «Les bêtes sont comme nous; quand c'est assez c'est assez.» Mais il était sensible aux compliments, le conseiller. Il ne cessait de répéter que des soldats lui avaient appris que son mulet, si on lui avait mis deux cents kilos sur le dos, il les aurait portés.

Mais tout bas, se parlant à lui-même: «Des brutes. Ils vont me l'esquinter...»

Jusqu'ici, il n'avait pas eu vraiment à se plaindre: sa bête rentrait des

relèves le poil lisse, la croupe ronde, les yeux vifs et les oreilles plus mobiles que jamais. Le capitaine lui avait dit: «Je le confierai au conducteur Bridy; il est de chez vous...» Bridy, l'Evenor?...» S'il avait pu, François en aurait choisi un autre, un de son parti. «Mais, après tout, c'est pas le mulet qui est conseiller...» Et le conducteur Bridy, apparemment, ne se vengeait pas du maître sur la bête.

Cette année, on avait mobilisé les bêtes en avril et voilà que les grands travaux commençaient et les mulets n'étaient pas de retour. Boudiou de Boudiou! Où est-ce qu'ils ont la tête? On dirait qu'ils font exprès. Nous devrions prendre les fourches et les faux et descendre sur la Planta en criant: «Rendez-nous nos mulets!...» Sans les mulets, les vaches on pourra les vendre...

C'est ce que tout le monde se disait aussi, par Savièse, en ce début d'été 1943. La grève, armée de fourches et de faux, menaçait.

Le conducteur Evenor Bridy, de la deuxième batterie du premier groupe d'artillerie de montagne, se trouvait encore, en un sens, plus éprouvé par la guerre que les autres Saviésans. Lui aussi venait de Chandolin. Il ne possédait ni prés ni champs; il n'avait pas de mulet; il n'avait rien à reprocher à l'armée quant à ses exigences mulassières. Et cependant cette longue *relève* menaçait de le ruiner.

Il exploitait, derrière Chandolin, pas loin de la route qui mène au Pont du Diable, une carrière de dalles d'un

joli bleu d'eau douce qui permettaient à tous ceux des environs de couvrir ou recouvrir leurs toits. Dès qu'un immeuble fatigué laissait passer la pluie et l'eau des neiges fondantes, son propriétaire s'approchait d'Evenor: «Il m'en faudrait bien cinq ou six toises...» On lui en demandait davantage quand on construisait à neuf. Les calculs se faisaient encore en toises, comme au temps du père et du grand-père d'Evenor, comme aux temps encore beaucoup plus lointains. Ne racontait-on pas que le château de la Soie, détruit il y a plus de quatre cents ans, portait sur ses toitures immenses couvrant les tours de garde, la chapelle, les habitations, les écuries, plus de mille toises d'ardoises fournies par le *Maître Bridy* de l'époque. C'est ce que l'on avait pu lire sur des parchemins. Evenor était son descendant en ligne directe.

Or, Evenor n'en dormait plus: il avait pris des engagements de livraison qu'il ne pouvait plus satisfaire. Il n'avait pas encore de fils, lui, et sa femme, Eugénie, demeurée seule, ne pouvait pas tailler dans la couche désaffectée. Lui présent, elle poussait la brouette jusque vers la route, sans rechigner, mais elle ne savait pas manier les petits burins. Une femme est une femme et les cent toises qu'il avait promises pour le 1^{er} juillet personne, sinon lui, ne pouvait les extraire. Plusieurs fois, déjà, il avait exposé sa situation au capitaine: «Qu'est-ce que je fais ici, commandant, dans un secteur où il ne se passe

rien, où il ne s'est jamais rien passé, où il ne se passera jamais rien, alors que derrière la chapelle de Chandolin ma carrière est abandonnée? Mes trois ouvriers sont mobilisés comme moi. Pas question d'obtenir des congés pour eux, je le sais bien. Mais, commandant, moi, le patron, c'est toute l'entreprise qui est en jeu. Si vous ne me permettez pas de rentrer, elle est foutue...»

«Je sais, je sais, Bridy, coupait le capitaine de Weck, le commandant de la batterie 2, je sais que votre situation est difficile. Mais je n'ai pas la compétence nécessaire. Et si je transmets votre demande plus haut, on me rira au nez...» «Essayez quand même, capitaine...»

Le conducteur Bridy évoquait des congés accordés à des canonniers de la batterie moins nécessaires que lui. «Congés agricoles...» expliquait le commandant. «Vous, en somme, vous êtes un industriel...» Evenor se sentait flatté. «Justement. Des agricoles, il y en a tant qu'on en veut, à Savièse. Mais des industriels...» Ils n'arrivaient décidément pas à s'entendre.

Ce matin-là, le conducteur Bridy revint à la charge. «Si je pouvais seulement avoir une dizaine de jours, je crois que j'arriverais à honorer la commande la plus pressante. Pensez qu'Emmanuel a déjà découvert son toit: si la pluie vient, la récolte sera perdue. Dix jours, en travaillant le jour et la nuit...»

«Je sais, je sais, concédait le capitaine de Weck, vous me l'avez déjà

expliqué: votre femme Eugénie pousserait la brouette puisque vous n'avez plus de mulet pour tirer le wagonnet...» «Juste, capitaine. Vous avez bien compris... Et je vois que vous avez du cœur...»

Plutôt adroit, Evenor. Il faut toujours parler du cœur aux cœurs sensibles... Le capitaine se passa sur les yeux le revers de sa main gantée. Comme s'il avait été touché jusqu'aux larmes. Il céda. «C'est bon, je transmettrai votre demande plus haut. Avec mon préavis favorable...»

Il faut savoir que c'est vrai: le capitaine avait du cœur. Le débarquement des Alliés en Sicile, la menace d'une tentative de traversée de la Suisse par une armée allemande venant du nord et volant au secours de l'Italie, ne lui faisaient pas oublier que ce conducteur Bridy était un soldat très consciencieux, s'acquittant de sa tâche avec précision et bonne humeur. Mais il y avait davantage.

Le hasard avait voulu que le capitaine de Weck aimât l'histoire. Il avait appris qu'au XIII^e siècle la famille Bridy de Chandolin avait contribué, par la fourniture des ardoises, à la construction du château de la Soie, le plus grand, le plus beau du pays. On l'avait saccagé, brûlé, détruit, deux siècles plus tard: le conducteur Bridy n'en était pas moins un descendant d'un fournisseur important de l'évêque Landry de Mont. Les obligations militaires laissaient aux officiers quelques loisirs. Le commandant de la batterie 2 en avait profité pour lire

quelques ouvrages d'histoire. Rencontré au hasard, le nom de Bridy lui était resté dans la mémoire. Tant de services rendus à la communauté humaine, à travers les siècles, par une famille d'artisans, donnaient bien quelques droits à Evenor, son représentant parmi nous...

Après toute une nuit de réflexion, de pesées du pour et du contre, le commandant de la batterie 2 résolut de prendre des risques. Il n'y avait pas à espérer une décision favorable venant du major. Mais lui-même, en ne tenant pas compte des deux journées nécessaires à l'aller et au retour, pouvait donner cinq jours de liberté au conducteur Bridy.

Il le fit appeler dès l'aube :

— Bridy, j'ai bien réfléchi. Ce congé je vous l'accorde. Cinq jours pleins, dans les limites de mes compétences. Vous vous débrouillerez avec votre curé pour travailler le dimanche : je le soustrais de mon compte. C'est logique. Et je déduis encore le jour de la rentrée puisque vous serez en uniforme.

Le visage du conducteur Bridy s'était fendu peu à peu d'un sourire qui allait d'une oreille à l'autre.

— Merci, Capitaine.

— Au service militaire, on ne dit pas merci. On dit : «A vos ordres.»

— A vos ordres, Capitaine, et merci...

Le capitaine sourit à son tour. Puis se reprit :

— Seulement, voilà, entre les conducteurs et le nombre des mulets, j'ai le

compte juste. Il faudra vous arranger avec un copain qui voudra bien s'occuper de votre bête...

Un éclair d'intelligence fulgura dans les yeux du conducteur Bridy. Il dit, sans hésitation :

— Donnez-moi aussi le mulet. Ici, vous n'en avez pas tellement besoin. Je lui ferai tirer le wagonnet. Et je vous paierai le salaire. C'est encore l'armée qui fera du bénéfice...

Sacré Bridy, pensa le capitaine... Le raisonnement du carrier était logique. Et lui ne pouvait pas revenir sur sa promesse.

— Bon. Partez tout de suite. Aujourd'hui ne compte pas, de toute façon. Passez au bureau dans dix minutes. Je vous donnerai la feuille...

Bridy trouva ces dix minutes longues.

III

Ce que le conducteur avait omis de rappeler à son commandant, c'est que le mulet dont il avait la charge – comme il a déjà été dit plus haut – appartenait au conseiller François de François de Chandolin, que l'on appelait, là-haut, plus couramment, *Bou Diou de Bou Diou*. Et ce n'était pas seulement un juron. *Boudiou* ou *Bou Diou* soulignait aussi une réussite étonnante. Quand il avait appris qu'il avait été élu conseiller, François de François avait dit, à haute voix : «Bou Diou de Bou Diou!... Conseiller! C'est pour la vie...» C'était aussi l'expression d'un attendrissement : «Bou Diou

de Boudiou!, ma fillette, je ne sais pas où nous sommes allés la chercher: elle est belle comme un ange de l'église.» Toute la vie pouvait se résumer en quelques *Bou Diou de Bou Diou* proférés à bon escient. On avait donc appelé le François de François: *Bou Diou*. Ces syllabes lui allaient aussi bien que son chapeau qui traversait son front en oblique.

Non, les relations entre le conducteur et le propriétaire du plus beau mulet de Savièse n'étaient pas des meilleures. Ils n'appartenaient pas au même parti.

Quand *Bou Diou* avait été élu conseiller, le nom d'Evenor Bridy figurait sur la liste adverse. Il était resté sur le carreau. Est-ce qu'on pardonne? Le jour de Pâques, à confession, oui. Mais on n'oublie pas.

Entre les deux Chandolinards traînaient aussi des reliquats de vieux comptes familiaux qui ne s'effaçaient pas des mémoires. Ni l'un ni l'autre n'aurait pu savoir au juste pourquoi les pères, les grands-pères, déjà, se détestaient. Le fait était là. On ne refuse pas un héritage.

Cependant, ni l'un ni l'autre ne laissait trop deviner son aversion. Quand ils se rencontraient seul à seul, ils se disaient *bonjour* d'un signe du menton. Il arrivait à Evenor Bridy de porter son index droit à la hauteur de son chapeau: c'était reconnaître à *Bou Diou* sa dignité de conseiller.

Quand, en 1939, le jour de l'entrée en service à la caserne de Sion, Cappi, l'officier vétérinaire, avait confié au

conducteur Bridy le plus beau mulet de Savièse, le conducteur s'était senti flatté. Il devinait une intention qui effaçait le hasard. Cappi connaissait non seulement tous les mulets du pays mais aussi tous leurs propriétaires. Méfiant, Evenor s'était même demandé si, en douce, on ne se moquait pas de lui.

— Tu vois, tu es le serviteur de *Boudiou*... Alors, si vous croyez que je vais me venger, vous vous trompez. Ce n'est pas le mulet qui est conseiller. Au contraire: je le soignerai comme s'il m'appartenait. C'est de vous qu'on pourra rire...

Ce *vous* désignait tout l'état-major de la probable conspiration.

Et ce fut fait: Bridy agit à l'égard du mulet de *Bou Diou* comme un père à l'égard de son enfant: morceau de pain par-ci, morceau de pain par-là, brosse et tape sur le flanc, mots câlins, non, il n'aurait pas fait mieux si la bête lui avait appartenu. Informé, le capitaine de Weck était sensible à cette preuve de générosité.

Maintenant que le conducteur Bridy s'enfonçait dans la vallée de la Morge, les jambes pendantes le long des flancs nus de sa monture, la générosité recevait sa récompense. Le mulet fonçait... Inutile de le pousser du mollet: il n'était pas moins pressé que son cavalier. Serait-ce trop d'affirmer qu'ils ne faisaient qu'un, sur le chemin de Savièse. Difficile de lire dans la tête de la monture; en revanche, le carrier avait des idées transparentes. D'abord, il ne devait

pas se montrer en plein jour à Savièse. La rumeur publique volerait jusqu'à Bou Diou à la vitesse de la lumière. Quelle explosion, ma foi! Il fallait à tout prix se dérober à toute vue humaine et pour cette raison Evenor avait choisi l'itinéraire le plus secret qui l'amènerait de nuit, par le Pont du Diable, sur le revers de Chandolin. On dit que les soldats de la Révolution, jadis, avaient passé par là. Ensuite, le mulet de François de François, Evenor Bridy le dissimulerait, durant les journées, dans l'écurie de la carrière. Il ne tirerait le wagonnet que de nuit. Pour la forme, Eugénie pousserait la brouette à la vue de toute la paroisse.

Le conducteur Bridy se disait à lui-même: «Tu te vois, rencontrant le conseiller face à face, toi monté sur son mulet! Il en tomberait à la renverse et se romprait la nuque sur un caillou. Tu peux bien ne pas le souffrir, tu te reprocherais d'être la cause de sa mort. Et Dieu sait ce que les mauvaises langues iraient inventer, que tu l'as purement et simplement assassiné... Jusqu'à ton capitaine qui ne serait pas trop fier de toi et de la faveur qu'il t'a faite... Prudence! Toi, dimanche, tu pourras te montrer à l'église, avec ton pantalon militaire. Tu ne seras pas le seul. Il y en aura aussi de l'infanterie. Mais le mulet, tu dois le cacher comme s'il avait attrapé la peste...»

C'était vraiment une très belle nuit. Evenor avait le temps de mettre en place son programme de travail jusque dans ses moindres détails. Vingt toises d'ardoises? Il y arrivera. La présence

du mulet sur le chantier, mais c'est une bénédiction. «Tu as vraiment été bien inspiré, Evenor... Personne d'autre que toi n'aurait osé...»

L'homme propose et Dieu dispose. Rien n'a changé depuis les origines du monde. Et Dieu dispose à sa tête, disent les gens d'expérience. Il ne tient pas souvent compte de nos souhaits.

«Oh! malheur de malheur! Qu'avez-vous fait, capitaine! Vous en qui j'avais mis toute ma confiance?»

Cette plainte, le conducteur Evenor Bridy n'avait même pas eu le temps de la formuler tant l'attaque l'avait surpris:

«Mon mulet? Qu'est-ce que tu as fait de mon mulet? Bou Diou de Boudiou! Je veux mon mulet...»

L'ombre dressée devant lui, le soldat en congé l'avait reconnue avant qu'elle ne parle. La voix qui jurait n'avait pu que le confirmer; François de François était debout devant la porte du carrier, à l'attendre.

Et si brusque, la question, qu'Evenor Bridy ne trouvait pas de réponse.

Le silence se fit gros de menaces sous les étoiles filantes de juillet.

— Boudiou de Boudiou!

Comme l'interpellé ne répondait toujours pas, les deux mains de François de François s'abattirent lourdement sur les épaules du carrier.

— Tu vas me dire ou je te casse en petits morceaux!

Les deux ombres se mêlèrent dans l'ombre en une double ruée furieuse. Il s'en dégageait des plaintes, de sourds gémissements, des craquements de

jointures. Impossible de savoir qui était dessus et qui dessous. Du reste, la bataille n'avait pas encore de témoin. Ce n'est qu'après un long moment qu'Eugénie sortit de la maison.

— Mon Dieu, mon Dieu!

Elle se tenait debout, immobile, devant sa porte, à Chandolin, levant une lanterne à la hauteur de son visage, demeurant figée, écoutant les lutteurs qui gémissaient à tour de rôle. Quand il y eut une accalmie, elle osa s'approcher. A bout de souffle, les deux hommes respiraient fort. Elle abaissa le falot et reconnut son homme à son uniforme.

— Evenor, Evenor, mon Dieu, miséricorde!

Ses cris rappelèrent les deux combattants à un peu de raison.

Ils prirent du temps pour se relever.

Quand ils furent de nouveau face à face, la dispute reprit:

— Voleur de mulet. Où est-ce que tu l'as mis?

— Je ne l'ai pas mangé, ton mulet. Dans cinq jours, je le ramènerai où je dois.

— Dans cinq jours ! Je le veux maintenant, tout de suite...

Il vaudrait mieux se parler que se donner des coups. Eugénie, qui ne comprenait rien à la dispute, dit:

— Qu'est-ce qu'il y a? Nous n'avons pas de mulet chez nous.

— Toi, tais-toi, fit Evenor, tourné vers sa femme. Puis, à l'adversaire:

— Qui t'a avisé?

— Qui veux-tu que ce soit? Ton capitaine. Il m'a fait appeler au téléphone, au café. Il n'avait pas la conscience tranquille.

— Je pensais bien. C'est pourtant lui qui m'a dit que je pouvais le prendre. C'est écrit sur ma feuille.

— Il me l'a aussi dit.

Les voix se radoucissaient. Une entente devenait possible.

— Maintenant que vous vous êtes bien battus, remarqua Eugénie, vous pourriez rentrer et boire un verre.

— Bou Diou de Boudiou, conclut François de François; ton capitaine, quand je le verrai, je lui en passerai un savon...

Ils suivirent Eugénie et conclurent la paix devant une bouteille de muscat.

Les conditions furent les suivantes: François de François utiliserait son mulet pendant les trois premiers jours du congé; le conducteur Evenor Bridy, durant les deux derniers.

Après quoi, le Groupe 1 de notre artillerie de montagne récupérerait toute la puissance de ses feux.

M. Z.

L'auteur vient d'éditer un nouvel ouvrage: «Terre de feu et ciel d'airain ou la Passion du Père Maurice Tornay», aux éditions Valmédia